

Avec François Piquet disparaît un grand romaniciste, sans doute le meilleur spécialiste français de William Blake depuis les années 70. Son grand ouvrage, *Blake et le sacré* (reprise remaniée de sa belle thèse de Doctorat d'État) allait aux fondements complexes de la pensée et de la vision blakiennes, à la notion d'un « sacré » entendu comme l'idée d'une transcendance par-delà l'humain, d'une « mise à part » du divin, et donc comme l'envers d'une aliénation, d'une « Chute » que la création blakienne, du moindre chant à la vaste Prophétie, ne cesse de mettre en scène, en inscrivant, par le travail d'un artefact n'appartenant qu'à elle, les voies d'une immanente rédemption.

Cette œuvre fondamentale proposait des analyses originales, denses, précises et pénétrantes, toujours nourries d'une vaste érudition ; sa densité était à la hauteur de sa réflexion et de la richesse de son argumentation.

François Piquet ne cessa de poursuivre son travail de recherche, publiant de nombreux essais et articles dans diverses revues internationalement et nationalement renommées (en particulier *Études Anglaises* et *Romantisme*), et participant régulièrement aux séminaires et colloques du Centre du romantisme anglais, pour lequel il offrit d'importantes et stimulantes contributions.

Ce qui frappait surtout, lorsqu'on lisait ces essais (ou lorsqu'on les écoutait sous forme de communications), c'est — plus encore que la mise en lumière de la pensée et de l'imaginaire de Blake — la manière dont François Piquet en abordait la représentation, la façon dont il savait saisir l'artefact blakien dans son intertextualité, plus exactement son « intermédialité », celle de la planche où coexistent spatialement écriture et gravure, signe et image. Dans ces études, François Piquet partait du principe selon lequel il ne saurait s'agir de la tradition dix-huitiémiste des « sister arts », mais de la mise en jeu étonnamment moderne de deux systèmes signifiants ayant chacun son mode propre et, de surcroît, comme il le montrait, souvent décalés dans le « Livre » ; si bien que l'image n'est pas la visualisation du poème, pas plus que le poème n'est une *ekphrasis* ou une glose de l'image. Cette approche, inspirée de la critique anglo-américaine, avait pour originalité de cerner la singularité du « Livre » blakien, sa pensée critique et prophétique certes, mais aussi sa manière d'explorer (pour reprendre ses termes) cet « art composite reposant sur un affrontement entre deux media, aussi violent que celui entre les Anges et les Démons dans *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer*. » Ces écrits, fins, savantes et originaux, nous restent. Ils parleront encore longtemps aux étudiants, aux chercheurs et, plus largement, à tous les lecteurs que fascine la création de William Blake.